

Commentaires

La question des sirènes

par Daniel Loayza

Daniel Loayza est professeur de Lettres classiques, traducteur, écrivain, dramaturge, et fut conseiller artistique à l'Odéon – Théâtre de l'Europe de 1996 à 2021. Il éclaire ici les questions fondamentales et la structure complexe de *La réponse des Hommes*.

Tiphaine Raffier s'intéresse aux *no man's lands*, aux zones de combat. À toutes les frontières incertaines ? Sa compagnie s'appelle pourtant La femme coupée en deux, ce qui paraît trancher la question en faveur de la netteté. Soit, mais l'autrice, actrice, metteuse en scène, ne précise pas où passe la coupure ni quelle est sa nature, ou sa suture. Coupure spectaculaire, aussi impressionnante qu'invisible et finalement imaginaire, de l'assistante que le magicien scie en scène sous nos yeux, allongée dans sa boîte ? Coupure symbolique, blessure réelle de l'être féminin, séparation entre deux parts qu'il ne faudrait pas nécessairement chercher à réconcilier ? La « femme coupée » de Tiphaine Raffier ressemble peut-être à une sirène. Dans sa dernière pièce, un guide rappelle qu'« originellement, » dans la mythologie grecque, les sirènes étaient « des femmes-oiseaux qui délivrent des vérités insupportables »... Il n'ajoute pas que

depuis Andersen, nous les imaginons plutôt femmes-poissons, partagées au niveau de la taille entre l'humain et l'animal (et l'on sait que sa petite sirène, pour quitter son monde profond et s'élever jusqu'aux lumières du nôtre, accepte en outre de laisser fendre sa part marine, au prix d'un supplice atroce et sans répit). Un chœur de sirènes se fait bien entendre à intervalles réguliers dans *La réponse des Hommes*, à chaque fois que certaines limites sont franchies. Mais la position de ces limites n'est jamais assignée explicitement, car le terrain éthique que l'œuvre propose d'explorer est trop mouvant pour se prêter aux définitions.

UN MONDE MORCELÉ

Les décors de *La réponse des Hommes* sont multiples : hôpital, tribunal, musée ou établissement pénitentiaire. Le théâtre lui-même en est un, institution d'institutions, boîte faite pour contenir l'image



« Ensevelir les morts. »



« Accueillir les étrangers / Nourrir les affamés. »

d'autres boîtes. Uniquement des intérieurs, et le plus souvent des espaces fonctionnels où la circulation est réglementée (d'où le déclenchement des sirènes). L'absence de lieu commun n'est pas immédiatement sensible, mais on s'avisera en fin de lecture que l'humanité de cette pièce ne se sera jamais rassemblée sous la voûte d'un même ciel. Si monde il y a, nous le percevons morcelé. Ses différents fragments ne commencent à communiquer, ici et là, que de façon incertaine, ponctuelle, souterraine : une femme téléphone à un service de soutien psychologique anonyme, mais la ligne est presque aussitôt coupée ; une autre apprend à ses collègues quel verdict a été rendu dans un procès ; un détenu trouve le moyen de communiquer avec le dehors. Il est très rare

que les personnages circulent physiquement de leur espace de référence à celui de leurs voisins, et quand cela se produit, les conséquences en sont, en général, au moins menaçantes : qu'un visiteur de prison s'entretienne avec un condamné, ou qu'un psychiatre spécialiste des comportements sexuels déviants revoie son frère musicologue, nous ne tardons pas à nous rendre compte que les tensions qui sous-tendent leurs dialogues ne sont que trop justifiées. Chacun paraît comme assiégé, plus ou moins à son insu, dans la case de taille variable mais toujours un peu étriquée où l'assigne son identité principale.

UNE TEMPORALITÉ MOUVANTE

Ce monde ne semble peut-être pas unifié, mais il s'agit bien du nôtre.

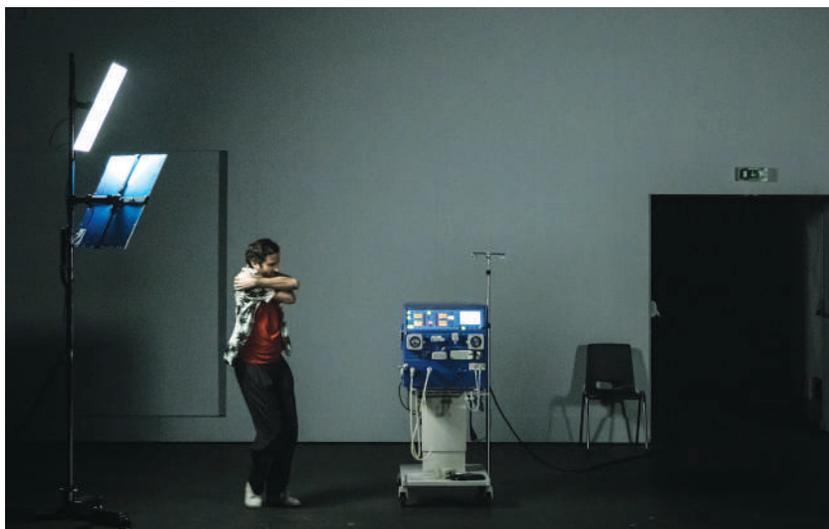


« Donner à boire aux assoiffés. »

L'action est clairement contemporaine. Elle s'ouvre dans un service de maternologie : le premier d'entre eux a été inauguré en France en 1987, et le nom même de la discipline n'est attesté dans les dictionnaires que depuis le début du XXI^e siècle. Quelques allusions plus précises (à Carla del Ponte, à la catastrophe humanitaire en Syrie) confirment que nous sommes de plain-pied avec les personnages des multiples intrigues qui se déroulent et ne cessent de s'interrompre devant nous. Et pourtant, le temps paraît hors de ses gonds. Ce sentiment de chaos tient évidemment au bouillonnement des intrigues partielles, à la nervosité de leur montage, aux incertitudes de leurs interprétations : on ne cesse, dans *La réponse des Hommes*, de s'interroger sur ce qui vient de se

passer, qu'il s'agisse de l'efficacité d'une procédure médicale, des règles d'un jeu familial, de l'issue d'un procès, d'un débat philosophique, de la morale d'une histoire, de la sincérité d'un sentiment ou de la vérité d'un témoignage... Mais il y a plus. Les différentes actions ont beau être contemporaines entre elles, il semblerait qu'elles relèvent de centres de gravité temporelle (si l'on ose dire) qui seraient propres à chacune, et qui tendraient à les désorbiter, à les écarter inexorablement les unes des autres, comme si la temporalité historique ne se laissait plus appréhender selon une perspective commune. C'est ainsi qu'un militaire, jugé pour cyberharcèlement (difficile d'imaginer plus contemporain en matière de qualification délictueuse), s'avère être, du moins d'après ses déclai-

Commentaires



« Prier pour les vivants et pour les morts. »

rations, doté de pouvoirs de prescience et d'exorcisme, et son recours à une « langue divine » nous confronte à une expérience sorcière du monde qu'on peut qualifier d'immémoriale (l'une des premières pièces de Tiphaine Raffier, *Dans le nom*, témoigne de son intérêt pour l'œuvre de Jeanne Favret-Saada et traite avec un sens presque ethnographique du détail gestuel ou verbal les rémanences et résurgences, à notre époque, de la pensée magique en milieu rural). Inversement, certaines pratiques laissent entrevoir un avenir où les désirs, codifiés et réifiés, seront désormais gérés chimiquement. La souffrance et l'aliénation réelles se laisseront retourner en exaltation psychotrope (déjà, dans un pays lointain où l'armée française a lancé une Opex, « tout le monde est

camé au Tramadol »), tandis que les fantasmes à caractère pathologique ou présentant un risque de troubles à l'ordre social relèveront d'une nouvelle médecine préventive digne de *Minority Report* (dès à présent, les pulsions de l'un des personnages de *La réponse des Hommes* sont traitées au Decapeptyl). À la limite, l'identité la plus intime pourrait se laisser technologiquement manipuler, éditer, transférer ou effacer aussi facilement qu'une base de données : corps et âme ainsi coupés en deux, nous rejoindrions dès lors l'un des futurs d'ores et déjà imaginés par Tiphaine Raffier et entre-riens dans le siècle de *France-Fantôme*.

UN KALÉIDOSCOPE FRACTAL

Possession ou dépossession ? Cure par la parole ou par la molécule ?

Commentaires



« Sauvegarder la Création. »

Archaïsme ou science-fiction ? D'après le diagnostic que Raffier nous invite à poser, notre présent est pris au piège entre ces deux tendances. *La réponse des Hommes* est peut-être celle qu'ils donneraient à ce piège, si seulement ils savaient entendre la question qu'il implique. Il n'est pas sûr qu'ils y parviennent. Mais pour délimiter et nettoyer le champ opératoire d'une telle interrogation, le texte nous tend, comme autant d'éclats de miroir, des images partielles dont la superposition (ou parfois l'emboîtement) compose progressivement l'esquisse d'un inquiétant panorama. Devenue mère, une jeune femme doit apprendre à « décrypter » sur vidéo les signes d'une interaction avec sa petite fille. Cette même femme, qui décide finalement de

confier son enfant en adoption, s'interroge par écrit sur l'éthique de l'extrême, sur sa vocation humanitaire (née peut-être d'une enfance nourrie des films catastrophe qu'affectionnait sa propre mère), et retourne à ses missions après s'être demandé « qui sauver quand on ne peut pas sauver tout le monde » (elle estime avoir la réponse, mais disparaît sans l'avoir énoncée). L'aide alimentaire qu'elle parachute presque au hasard du haut du ciel parvient ou non à destination : pas moyen d'en être sûrs, mais de cette incertitude peuvent naître des légendes elles-mêmes ambiguës. Sur un autre continent, une autre mère confie son bébé à un homme assis près d'elle puis saute à bas d'un bus juste avant qu'il ne bascule du haut d'un pont dans le vide – et le soldat qui assiste à

Commentaires

l'accident, frappé par ce geste qui lui est incompréhensible, cherche en vain le corps minuscule dans les décombres. Histoire après histoire, la lancinante question du choix, de la priorité morale, se pose encore et encore – et chacun de ces choix en appelle un autre, qui s'intrique à son tour dans un troisième, comme si l'urgence, répercutée et reconduite à différentes échelles du kaléidoscope fractal qu'est ce théâtre (du local au global, du personnel au professionnel, du choix d'un itinéraire quotidien dans un labyrinthe urbain à celui de tout un arc biographique d'un bout à l'autre de l'existence), ne se laissait jamais résoudre tout à fait.

LA QUESTION DE L'ÉTHIQUE

Tous ces points de suspension convergent cependant vers un point final. Les hommes sont pluralité ; la réponse, à en croire le titre de la pièce, doit s'énoncer au singulier. Mais comme le dit Cyprien à Samy lors de sa visite au parloir, « quelle est votre question ? » Ce pourrait être celle de l'origine du mal, qu'abordait déjà *Dans le nom*, et qui reviendrait se présenter ici sous une forme symétrique et inverse : celle de l'insoutenable nécessité du bien. Un bien nécessaire comme l'impératif catégorique, dont l'appel ne fait acception ni de personnes ni de circonstances. Un bien insoutenablement impossible : parce que nous ne cessons de nous débattre dans les filets de l'existence concrète ; parce que tout « absolu » se paie, au prix fort, du sacrifice de telle ou telle relation ; parce que même la

beauté la plus sublime (que ce soit celle d'un tableau du Caravage célébrant les œuvres de miséricorde ou celle de la composition d'un autre artiste assassin, imaginaire celui-là, mais qui rappelle irrésistiblement Carlo Gesualdo) ne peut prétendre s'arracher tout à fait à l'impureté de l'existence ; et parce que – pour citer l'un des membres de l'étrange famille que nous voyons fêter le compte à rebours des dernières minutes avant Noël en pratiquant un drôle d'échange de cadeaux anonymes – nul ne sait si nos jeux sociaux sont d'ordre « compétitif ou coopératif », ni même si les participants y jouent sans arrière-pensée. Bon gré mal gré, chacun est condamné à interpréter les motifs d'autrui ainsi que les siens propres (même les saints doivent se méfier de leurs aspirations à la sainteté, même l'abnégation a besoin de son prochain pour jouir de se vouer à lui) avant de parvenir à ses conclusions personnelles : « à vous de voir ». Les œuvres de charité peuvent bien briller comme des astres pour nous orienter dans la nuit de nos actes, elles ne nous garantissent pas que la voie que nous aurons choisie ici-bas était la bonne (ainsi, nous saurons quel verdict est rendu dans le procès du soldat Dôle, mais Raffier nous laisse libres d'y adhérer ou non et de décider si le prévenu a menti, dit la vérité, ou mêlé les deux approches au point de ne plus s'y retrouver lui-même). Pour autant, serait-ce qu'il n'y a pas de réponse, que le problème, sans être illusoire, est en tout cas « insoluble, *indécidable* dirait-on en mathématiques » ?

Commentaires



« Vêtir ceux qui sont nus. »

Mais cette thèse, à son tour, n'en est encore qu'une parmi d'autres, et celui qui l'énonce dans la pièce est un criminel incarcéré qui en use pour manipuler son auditeur et en faire son instrument. Quant à celle que soutiendrait l'autrice, nous ne pouvons que la soupçonner. Peut-être serait-elle que la réponse des Hommes ne saurait qu'être interrogative, tâtonnante et suspendue, au risque de la tragédie, alors même que le temps presse ; mais qu'elle aura au moins

consisté à ajouter aux œuvres de miséricorde énumérées par saint Matthieu et complétées par une tradition séculaire, une dernière injonction, insupportable vérité de la sirène – « sauvegarder la Création » – venue trop tard, peut-être rappeler aux Hommes que l'Apocalypse aussi figure dans l'Évangile, et que nous ne sommes pas responsables de la seule humanité.

D. L.